

FORMATION Le canton de Neuchâtel autorise la formation d'infirmières au niveau ES à Saint-Imier. C'est la fin du monopole de la HE-Arc santé.

Deux façons de devenir infirmière

SOPHIE WINTELER

Porter la blouse d'infirmière ou d'infirmier sans avoir une matu? Ce sera désormais possible pour les Neuchâtelois. Dès 2018, les futurs soignants pourront suivre une formation de niveau Ecole supérieure (ES), à Saint-Imier. Jusqu'à présent, ils ne pouvaient passer que par la formation HES (haute école spécialisée) dispensée par la HE-Arc santé. Une au-

baine pour certains car, contrairement à la formation HES, cette nouvelle filière ne requiert justement pas de maturité professionnelle.

Depuis 2003, les cantons romands avaient pourtant fait le choix de ne former des infirmières et des infirmiers que par la voie HES. De leur côté, les cantons alémaniques ont toujours gardé les deux voies. Le Centre de formation professionnel

(Ceff) de Saint-Imier est la seule école à proposer une formation ES en soins infirmiers pour francophones. Les Neuchâtelois pourront cependant suivre cette filière uniquement en cours d'emploi.

Officiellement, elle était réservée aux habitants du canton de Berne. Mais depuis son ouverture en 2012, elle attire de nombreux Neuchâtelois: certains prennent un logement dans le

canton de Berne, alors que d'autres payent de leur poche l'entier de la scolarité. Ainsi le Chaux-de-Fonnier Mickael Pereira, après un apprentissage d'assistant socio-éducatif, a fait partie de la deuxième volée pilote ES au Ceff.

«Après mon CFC, raconte-t-il, j'ai travaillé quelques mois, mais je ne pouvais pas faire une maturité professionnelle pour entrer à la HES. Je me suis donc tourné vers

Saint-Imier. Nous étions quatre ou cinq Neuchâtelois, les autres ont déménagé sur Berne, mais moi, je suis resté à La Chaux-de-Fonds et j'ai payé moi-même ma formation, soit environ 9000 francs par an pendant trois ans.» Aujourd'hui, Mickael a terminé sa formation, a travaillé quelques mois et a pu entrer sur dossier, et après un examen préalable, à l'Université de Lausanne pour suivre des études de médecine: il est en train

de passer ses examens de première année.

Mais, à part les différences d'exigence à l'entrée de la formation, quelles sont les différences entre les filières ES et HES? Sachant qu'au final les deux formeront des infirmières et des infirmiers. Deux Neuchâtelois nous racontent leur parcours et ce qui différencie une formation par rapport à l'autre. ◉

«Apprentissage axé sur la pratique»



Cathy Moreira, infirmière ES. CHRISTIAN GALLEY

«Ce qui m'a surtout attiré dans la formation ES, c'est qu'elle favorisait l'apprentissage axé sur la pratique.» Cathy Moreira a 24 ans. Cette Chaux-de-Fonnière a d'abord fait un CFC d'assistante en soins et santé communautaire (ASSC) avant de commencer des cours préparatoires dans la perspective d'une maturité professionnelle, car elle s'intéressait à la formation HES. Mais quand elle a appris fin 2012 qu'une formation ES s'ouvrait à Saint-Imier, elle n'a pas hésité à déménager dans le canton de Berne pour pouvoir s'y inscrire. «J'ai pu intégrer la deuxième volée pilote qui a débuté en février 2013, après avoir réussi le concours et l'entretien d'admission». Séduite justement par le côté pratique de la formation, elle explique que «durant chacune des trois années de formation, nous faisons six mois de théorie et six mois de pratique de soins, soit deux stages de trois mois. En tout, nous avons donc eu six stages, dans les hôpitaux de Saint-Imier et Moutier, dans les soins à domicile, en EMS ainsi qu'en psychiatrie à Bellelay. Selon moi, c'est un très bon équilibre entre soins aigus et soins chroniques, un système performant où nous pouvions pratiquer concrètement ce que

nous avons appris aux cours.» A l'issue de sa formation, en février 2016, Cathy a immédiatement été engagée aux soins continus de l'hôpital de Moutier. Même si elle est retournée vivre à La Chaux-de-Fonds. Depuis un peu plus d'une année, elle travaille avec des collègues ES comme elle, des infirmières HES ou des infirmières françaises. «Si l'on devait comparer, je dirais que nos collègues françaises ont eu une formation de type ES selon leurs dires. Quant à ma collègue HES, j'ai exactement le même statut qu'elle au sein de l'hôpital. Nous accueillons plusieurs étudiants par année dans le service, ceux-ci viennent des deux filières. Une différence peut être remarquée lors de la pratique des soins. Mais tout cela prend source lors de l'équilibre théorie-pratique qui est enseigné en fonction du niveau ES et HES.

Je ne sous-entends pas que l'un ou l'autre est meilleur, il y aura simplement une approche différente des soins. C'est très intéressant de pouvoir côtoyer ces deux types de stagiaires, ils sont complémentaires, et au final le but ultime est le bien-être du patient, chose qui est respectée, c'est l'essentiel.»

Dans un futur proche, Cathy souhaiterait se spécialiser. Même si elle sait qu'elle ne pourra pas faire un master comme si elle avait suivi une HES, d'autres voies s'ouvrent à elle: «J'aimerais développer mes connaissances professionnelles dans un but de me spécialiser en soins intensifs.» Faudra faire des paragraphes! ◉

«Quant à ma collègue HES, j'ai le même statut qu'elle au sein de l'hôpital.»

CATHY MOREIRA
INFORMIÈRE ES À MOUTIER

«L'importance de la réflexion»

«A la HES, les enseignants insistent beaucoup dans les cours sur l'importance de la réflexion lorsqu'on donne des soins.» Boris Chabloz a 27 ans. Ce Chaux-de-Fonnier a d'abord suivi un parcours académique au lycée Blaise-Cendrars avec une maturité en biologie-chimie en 2009. S'il a tenté des études de médecine à Neuchâtel, il y a renoncé après une année. Avec sa maturité gymnasiale, il ne pouvait pas entrer directement à la HES santé. Il a donc dû passer par l'année préparatoire et effectuer un stage de deux mois à Nomad. Et cela même s'il avait fait son service civil comme aide-infirmier.

«La HES, c'était une formation exigeante combinant la pratique et la théorie. Chaque année, nous faisons deux stages, de six semaines les deux premières années, puis de huit semaines la troisième année. Sur ces six stages, nous devons en faire cinq en EMS pour la gériatrie, en psychiatrie, en soins à domicile et en soins aigus de médecine et de chirurgie. Le sixième stage était à choix.»

Pour Boris, l'importance mise sur la réflexion lors des soins l'a beaucoup frappé. «Certains étudiants s'adaptent très vite à cette façon de faire, d'autres prennent plus de temps. En ce qui me concerne, cet aspect réflexif ne me freine pas dans la prise de décision lors des soins. De toute façon, nous faisons un travail pluridisciplinaire. Je ne vais pas me cloisonner dans la stricte application du protocole, je dois aussi réfléchir à ce que je fais



Boris Chabloz, infirmier HES. LUCAS VUITEL

et il y a toujours des personnes de référence autour de nous.»

Pour cet infirmier HES, la formation qu'il a suivie lui a permis notamment de se rendre compte de l'importance d'un examen clinique complet du patient qu'il doit soigner. «C'est très important, en particulier dans le secteur où je travaille actuellement, les soins intensifs. C'est un outil précis que j'utilise régulièrement et qui me permet de bien appréhender l'évolution de l'état du patient, qu'elle soit positive ou négative. Je ne suis pas sûr que mes collègues formés en ES aient pu avoir une formation de ce genre.» Mais il reconnaît que, comme il travaille à l'Hôpital neuchâtelois qui n'engage pas d'infirmiers ou d'infirmières ES, il a de la peine à voir la différence de cursus.

Boris note par ailleurs que le travail de diplôme de fin d'étude en HES Santé est particulièrement exigeant avec un accent mis sur la méthodologie de recherche dans les bases de données scientifiques. «Cela nous montre l'importance de mettre en place au quotidien des actions de soins basées sur les plus hauts niveaux de preuves scientifiques.» ◉